



CONCOURS DMJEC-Varenne 2016 - 2017

« Mon quartier et ma ville en 14/18 »



Avec la participation du Conseil Municipal des Jeunes
de la commune de Cérons (33 720)

Référents / Encadrement

Commandant RLJC 33
Jean-Noël Clamour

Adjointe au Maire
Corinne Bourcheix

Ce travail a été réalisé par les 13 enfants du Conseil Municipal des Jeunes, élus en 2015, pour un mandat de deux ans. Ce Conseil est composé de 6 filles et 7 garçons âgés de 8 à 10 ans.

Nos deux référents, Jean-Noël CLAMOUR et Corinne BOURCHEIX, nous ont proposé de participer à ce concours. C'est avec enthousiasme que nous nous sommes intéressés à ce difficile sujet.

Notre petite commune possède peu d'archives et peu de traces papier.

Nous avons donc fait appel à la mémoire vivante de Madame Marie-Jeanne EXPERT et de Monsieur Yves RICAUD. Nous les remercions d'avoir pris le temps de venir à notre rencontre.

Pour illustrer les thèmes abordés de cet exposé, nous avons regardé et choisi parmi plusieurs photographies trouvées sur internet.

Trop jeunes pour savoir ou pour nous souvenir, nous avons également fait la connaissance de « Nenet et Rintintin ». Nous avons été très attentifs à ce qu'ils avaient à nous apprendre.

Ils se présenteront eux-mêmes et nous vous invitons à les écouter raconter chacun à leur tour, le quotidien des femmes, des enfants et des Anciens durant ces quatre années de guerre.



Bonjour ! On m'appelle Nenet ! Je suis un objet porte-bonheur. Je représente la femme d'un couple d'amoureux parisiens qui a échappé à une bombe larguée par un Gotha, avion bombardier allemand. Mon amoureux s'appelle Rintintin !

Nous sommes fabriqués avec des matériaux simples : des chutes de laine car c'était une matière courante dans les familles de cette époque... il n'y avait pas de magasins pour acheter des pulls tout fait ! Alors, les femmes tricotaient les pulls, les écharpes, et même les chaussettes et bien encore !

L'homme n'est plus là puisqu'il est souvent sur le front dans les tranchées. Par la confection de nos petits personnages, les familles cherchent à montrer aux hommes, que tout le monde pense beaucoup à eux dans les foyers.



Bonjour ! Moi, je suis Rintintin ! On me représente toujours avec ma Nénette. Nous sommes généralement reliés par un cordon de laine.

Réalisés avant le départ, nous sommes offerts aux hommes de la famille qui partent pour la guerre, ou alors nous leur sommes envoyés sur le front.

Nous sommes là, près d'eux, souvent accrochés sur la veste du côté du cœur : nous les rassurons. Ils se souviennent ainsi qu'une famille les aime et les attend. Ces objets sont nécessaires pour aider à supporter les souffrances quotidiennes de ces soldats. Le seul lien avec la famille est le courrier mais avec la guerre, il arrive difficilement.

Aujourd'hui, notre aspect modeste fait sourire bien des personnes, mais pour les hommes de cette époque, nous étions d'un grand réconfort.



Nous vous guiderons tout au long de ce dossier. Nous prendrons la parole à tour de rôle.
Bonne lecture à tous !



Entre le dimanche 2 et le 18 août 1914, 3 000 000 d'hommes âgés de 18 à 35 ans sont mobilisés. C'est la première fois que la France connaît une mobilisation générale.

En 17 jours, ces hommes sont habillés, équipés, armés et transportés par le train vers la frontière franco-allemande.



Les hommes mobilisés laissent les moissons en cours et partent vers les casernes. Mais la vie quotidienne doit continuer et s'organiser. Pour remplacer les hommes partis au front, les femmes soutenues par leurs enfants, jeunes adolescents et par les Anciens doivent poursuivre les travaux débutés par leurs maris. Les Anciens, souvent des grands-pères, aident les femmes dans ces nouveaux travaux grâce à leur connaissance du métier. On s'aide de ferme en ferme. Les enfants manquent souvent l'école.

Les familles restées dans les foyers se démènent pour continuer à cultiver des produits alimentaires pour leur repas de tous les jours mais aussi pour nourrir les soldats. Mais très vite, on manque de blé et de farine. Des feuilles de tickets de pain sont mises en place : une femme travaillant la terre reçoit 350 g de pain par jour.



La viticulture est la principale culture de Cérons. Lorsqu'en août 1914, les jeunes hommes partent pour la guerre, les travaux agricoles sont démunis de main d'œuvre. On arrive à la période des vendanges et les travaux de la vigne sont arrêtés. Afin de ne pas perdre le raisin, les femmes interviennent dans la préparation, le nettoyage des barriques et des cuves. Elles s'occupent de rentrer la vendange, de presser la récolte. Pendant quatre longues et dures années, elles font tous les travaux de la vigne. C'est un travail très pénible pour elles avec l'utilisation d'outils inadaptés à leur taille : la taille se fait à la main, les produits de traitements sont portés dans des sulfateuses dorsales en cuivre pesant pleine 15 kg.



Les femmes et les Anciens rentrent la vendange



Quand la guerre éclate, il existe deux **tonneliers** à Cérons. L'un des deux, Monsieur SAUBOIS, appelé sous les drapeaux, laisse une famille sans ressource. Le vin est vendu en tonneaux aux négociants. Les tonneaux sont faits à la main. Un tonneau contient 900 l, une barriques 125 l. Les femmes participent à leur fabrication et s'occupent de la livraison aux propriétaires viticoles et aux négociants. L'armée se ravitaille auprès des négociants pour ses besoins en vin, ou directement chez les viticulteurs. Le château Saint-Jean à Cérons fournit des barriques de vin destinées aux troupes.



Les femmes déchargent les tonneaux d'un train



Les femmes roulent les lourds tonneaux



Les céronnais vivent essentiellement de la viticulture, mais pratiquent aussi **la polyculture**. A l'époque, il y a un grand espace entre les rangs de vignes. Cet espace d'une largeur de 6 mètres est appelé une joualle. Les paysans profitent de ce large espace pour faire d'autres plantations comme, les pommes de terres, le seigle que l'on dirige vers les moulins pour en faire de la farine pour le pain qui manquera très vite faute de main d'œuvre. A Cérons, on trouve surtout les petits pois, réputés pour leur finesse et leur goût. Ils sont envoyés à Cadillac par charrette et à Bordeaux par le train. Les viticulteurs aussi plantent des haricots entre les pieds de vigne. Le fil de fer tendu pour la vigne sert en même temps de support aux haricots... un espace, plusieurs cultures...



La sylviculture est aussi une activité présente à Cérons et surtout aux alentours. Cérons compte peu de forêts. Les Anciens se déplacent principalement vers Illats, commune mitoyenne de Cérons, car la demande de pins maritimes est importante pour la guerre. Ces bois servent à l'étaillage des abris de tranchées, mais aussi à retenir les parois de terre. Les Anciens coupent à la scie et débitent les arbres à la hache en tronçon de 2.50 m. Les femmes et les enfants participent et aident aux opérations de transport vers les zones militaires.

Le bois d'acacia sert à la fabrication des piquets de vigne.



Le transport par charrette des tronçons de pin



Les parois étaillées dans une tranchée



Cérons est en 1914 une commune rurale. Elle vit aussi de **l'agriculture**. Les femmes vont faire des efforts vitaux qu'elles ne feraient pas si les hommes étaient là. Ces femmes qui sont restées seules vont labourer les champs, semer le blé et le maïs, faucher les prés, sulfater... Les supermarchés n'existent pas pour se ravitailler. Pour manger, il faut cultiver et produire ! Un dur travail pour elles. Elles remplacent les hommes dans tous les travaux agricoles. Elles mettent plus de temps pour réaliser ces travaux supplémentaires, difficiles et pénibles. La fatigue est permanente et elles travaillent souvent jusqu'à l'épuisement. Beaucoup sont femmes et mères en même temps et doivent en plus gérer les tâches de chaque jour : ménage, préparation des repas, lessives au lavoir...

L'eau du quotidien est prise au puits : puits privé pour les plus riches ou puits communal pour les autres. Cérons possède dans chaque quartier, un puits que chacun peut utiliser librement. Toutes les maisons ou petites fermes de cette époque n'ont pas l'eau au robinet !



Le pénible travail du labour avant et après la réquisition des chevaux



Labourer un champ n'est pas facile, mais la force d'un cheval aide bien. Mais quand la cavalerie compte beaucoup de pertes, les derniers chevaux sont réquisitionnés dans les fermes. Chez les plus riches, la charrue sera tirée par un bœuf. Les autres travailleront à la force des bras.



Dans ces 3 photographies, on voit l'évolution : les chevaux, les bœufs, la force humaine



Mais qui dit animaux, dit foin pour les nourrir et de la litière dans les étables. Mais quand les hommes sont mobilisés, les foins n'ont pas encore été ramassés. Les femmes le feront aidées des Anciens et des enfants.

Désormais, les **palus** qui sont des champs situés le long de la Garonne sont réservés pour les prairies sur lesquelles les familles peuvent ramasser un peu de foin qui servira à nourrir les animaux comme les chevaux et les bœufs.



Le fauchage à la main des palus par les femmes



Pour renouveler la litière dans les étables, les femmes se rendent en chariot tiré par les bœufs, dans la forêt pour couper de la bruyère et des fougères. Elles doivent faire plusieurs kilomètres, lentement, au rythme de l'attelage, ce qui leur prend beaucoup de temps !



Le taillage de la bruyère



A la fin de la guerre, les femmes françaises travaillent dans des métiers qu'elles n'auraient jamais exercés avant cette guerre. En ville, le manque de nourriture et d'argent obligent ces femmes à travailler dans de nouveaux emplois pour elles : institutrices, pompiers, ramoneurs, conductrices de tramway... Beaucoup d'entre elles partent travailler en usines pour fabriquer des munitions, des chars, des camions... En milieu rural, les femmes céronnaises sont donc devenues viticultrices, agricultrices, maréchal-ferrant, cordonnières, forgeronnes, factrices ...



Dès 1914, 600 000 blessés sont déjà dans les hôpitaux avec très souvent de terribles blessures au visage ou des membres amputés. La propagande influence les femmes qui veulent être encore plus présentes dans l'effort de guerre. Elles occuperont des métiers plus traditionnels. En 1918, les hôpitaux militaires ou privés comptent 100 000 femmes qui sont devenues infirmières.

Cérons connaît l'ouverture d'un **hôpital auxiliaire sous le numéro 208**. C'est sous la mandature de Monsieur DUBROCA en tant que Maire, que le Château de Calvimont devient un hôpital dépendant de la Croix Rouge Française. Actuellement, le Château de Calvimont porte le nom de Château de Cérons.

Des céronnaises bénévoles apportent aux blessés leur soutien et leur aide comme infirmières. On peut nommer Mesdames LATASTE et DUBROCA.



Devant l'entrée du Château de Calvimont



D'autres quartiers de Cérons prennent aussi en charge des soldats convalescents. Le Château Huradin accueille des soldats américains blessés. Il porte toujours le même nom aujourd'hui. Le ravitaillement est assuré par une cuisine roulante installée devant le chai.



Soldats blessés et mutilés posent en compagnie de leurs infirmières



L'expérience des « Marraines de guerre » est un exemple unique de solidarité envers des soldats. Dans cette guerre qui n'en finit pas, les femmes, cherchent à apporter du réconfort aux hommes mobilisés de force. Elles se sont déjà rapprochées des blessés en devenant infirmières, maintenant, elles veulent apporter un soutien moral à tous ceux isolés sur le front.



La France est coupée en deux par une ligne horizontale : en haut, c'est la zone occupée par les Allemands, en bas, c'est la zone libre.

Les soldats mis sur le front viennent de toutes les régions de France, d'Alsace et de Lorraine, allemandes depuis 1870, mais aussi de Belgique. Si la famille du soldat ne se trouve pas dans la même zone, les courriers et les colis ne passent pas.



On est en fin d'année 1914 ! Déjà six mois de guerre ! Les soldats sont toujours là, dans les tranchées froides et humides. Ils souffrent de solitude, ils sont tristes, ils ont peur, ils ont faim. Ceux dont la famille n'est pas dans la même zone sont déprimés car ils ne reçoivent rien de leurs proches : pas de courriers, pas de colis.

Devant tant de peines, des dames généreuses ont l'idée d'apporter un peu de réconfort à ces poilus isolés de leur famille. Elles créent un réseau d'échanges de correspondances avec les soldats. On les appelle les « Marraines de guerre ». N'importe quelle femme civile, célibataire, mariée ou veuve, jeune ou âgée, peut devenir marraine de guerre.

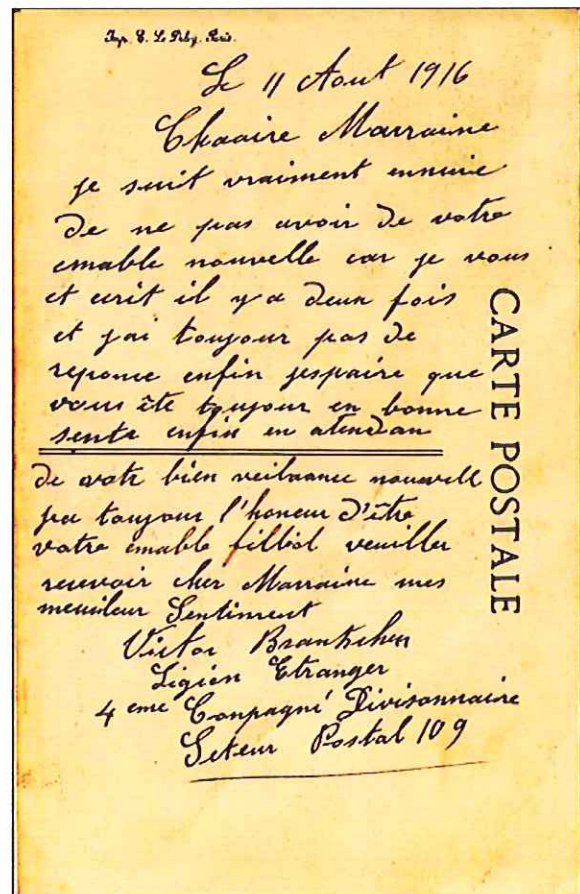


Les poilus sont nombreux à demander une marraine... ils veulent des nouvelles de la vie civile, ils veulent recevoir du courrier, lire des lettres parfois toutes parfumées !

Ces courriers leur apportent du courage et ces soldats surnommés les filleuls, lisent et relisent ces lettres pleines de vie dès qu'ils le peuvent.

La marraine envoie aussi des colis comprenant de la nourriture, des friandises, du tabac ou des vêtements car le soldat sur le front manque de tout ! Elle peut servir d'intermédiaire et donner des nouvelles supplémentaires aux familles vivant en zone occupée et inquiètes pour leurs hommes.

C'est au soldat de faire la demande d'une marraine. Certains soldats ont plusieurs marraines. Ils reçoivent donc plus de colis.



Une carte écrite par un soldat en 1916 sur laquelle on lit les mots « marraine » et « filleul »



C'est la première fois que des enfants sont autant impliqués à un conflit d'adultes. Madame HOLLEBECQUE écrit en 1916 : «*Depuis le début de la guerre, on a vu les jeux se transformer... Tous les enfants ont donc joué à la guerre...*». Un autre témoignage rapporte en 1917 : «*l'enfant n'a pas cessé de jouer... En fait, depuis deux ans, d'un bout à l'autre de la France, nos enfants ont joué au soldat...*».



Comme les adultes, **les enfants** subissent la guerre et voient leur vie quotidienne bouleversée par le départ du père puis par son absence. La propagande à travers des affiches ou des cartes postales qui met l'enfant en valeur, sera très vite considéré comme la relève, c'est-à-dire, comme un futur soldat. Dès la fin d'année 1914, on compte déjà 600 000 soldats blessés et de nombreuses pertes. Si un jeune homme peut s'engager à 18 ans, très vite l'âge d'engagement baisse à 16 ans car il faut remplacer les nombreux blessés et les morts ! L'enfant qui est comme une éponge, absorbe toutes les idées de patriotisme et de guerre que l'on met dans sa tête. Sans que l'enfant s'en rende compte, on se sert de lui pour porter une propagande de guerre à l'intérieur de sa famille par le biais des jouets de guerre dès leur plus jeune âge. Noël approche, et en ville, les grands magasins comme « La Samaritaine » ou « Le Printemps » proposent un petit catalogue avec en couverture une illustration militarisée. Plus de la moitié des jouets proposés sont des nouveautés : des jouets guerriers s'adressant aux garçons (chars, armes factices...), aux filles (la poupée Bleurette revêt très vite une tenue sobre), et les jeux mixtes comme les jeux de cubes ou jeux de sociétés se rapprochent aussi de la guerre.



Garçons et filles sont influencés et s'emparent des rôles de guerre correspondant à chacun : militaires pour les garçons, infirmières, marraines de guerre ou veuves pour les filles.

Les jouets de garçons reflètent le conflit et ce que font leurs Aînés, de même que les filles reproduisent ce que fait leur mère. C'est ainsi que les garçons trouvent des panoplies de soldat, un casque Adrian en carton, des canons... Du côté des filles, les poupées abandonnent leurs jolies toilettes pour la tenue blanche d'infirmière ou grise et terne d'une veuve.

Les jeux mixtes se transforment : le traditionnel jeu de l'oie change de nom et s'appelle désormais « Le jusqu'au bout ». En 1918, ce jeu est rebaptisé « Le jeu de la Victoire ».

Les jeux de quilles présentés jusque-là dans un chou, sont placés dans un casque à pointe renversé.

Les puzzles cubes en bois laissent les scènes de famille pour des scènes de combat.

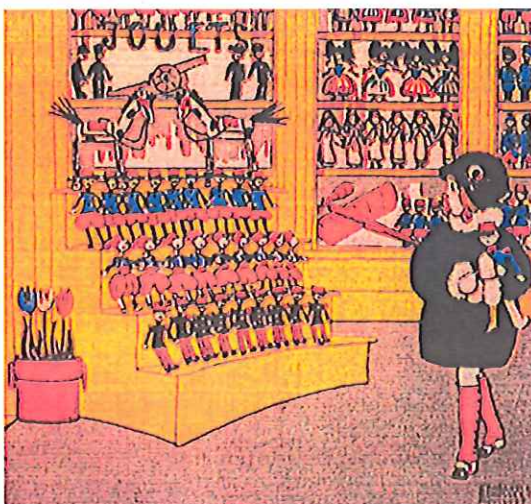
Les images d'Epinal sont des planches d'images à découper. A cause de leur faible coût, elles sont le jouet le plus commun. Entre 1915 et 1918, la maison d'édition Pellerin présente 198 nouvelles planches avec des illustrations guerrières.

La célèbre Bécassine, héroïne d'un livre, n'est pas épargnée : elle vit une aventure pendant la guerre.



Inconsciemment, les enfants sont manipulés. On leur laisse croire à une victoire facile qui les fera s'engager et quitter le foyer, dès l'âge minimum de 16 ans, au grand désespoir des mères !

Des familles perdent ainsi le père, un ou plusieurs fils. C'est pour cette raison, que dans les petites communes, on peut lire plusieurs fois un même patronyme sur les plaques commémoratives posées sur le monument aux morts.



RUSH PHOTOS



...de la prise de notes
au travail en groupe...



...en passant par le dialogue...



...et un échange avec nos Aînés...





**Le Conseil Municipal des Jeunes
devant la mairie de Cérons**